

Autobiographie de jeunesse

Pourquoi diable avais-je emporté *Le Capital* de Marx, *La Révolution sociale* et le *Programme socialiste* de Kautsky, *La Révolution défigurée* de Trotsky, *Les Réflexions sur la violence* de Georges Sorel, l'autobiographie de Gandhi, et des livres sur Proudhon, Jaurès, Lénine, sur l'Inde et la Chine, sur l'impérialisme américain, sur la Russie des Soviets, sur le travaillisme et le syndicalisme ouvrier ? Je cherche aujourd'hui à retrouver, sans y parvenir, la genèse de cette soudaine et multiple curiosité. Socialiste, il me semble l'avoir été, dès la sortie de l'enfance, mais d'une façon assez vague, et ne l'avoir été que par accès. Mon seul acte tant soit peu militant remontait à 1924, où, supporter trop enthousiaste du Cartel des gauches, j'avais suivi le cortège pédestre des trois cents députés vainqueurs se rendant, par les quais, de l'hôtel du palais d'Orsay au Palais-Bourbon, derrière Édouard Herriot et Léon Blum. Au moment de m'embarquer à Marseille, savais-je que j'étais en train de devenir socialiste pour de bon ? Une seule certitude : comme je l'avais fait en Syrie pour l'étude des religions et l'approche de l'Asie, je me proposais de consacrer trois mois de retraite à me familiariser avec des sujets politiques, économiques et sociaux que je n'avais jamais eu le loisir d'approfondir, pas même à l'École de la rue Saint-Guillaume, où, pourtant, j'avais commencé à les contourner.

Mais, si elle s'appuyait sur de vastes lectures, ma mue en direction du socialisme n'était pas objective, d'ordre intellectuel. Elle était bien plutôt subjective, physique, issue des sens et du cœur. Ce n'était pas dans les livres, c'était en moi, d'abord, à travers les années de frustration sexuelle, et c'était au contact de jeunes opprimés que j'avais appris à haïr l'ordre établi. La quête charnelle m'avait délivré de la ségrégation sociale. Au-delà des beaux torsos durcis par l'effort et des pantalons de velours, j'avais recherché

la camaraderie. C'était elle que j'espérais retrouver au centuple dans le socialisme. Une fraternité virile, comme virile est la Révolution. Un soir, seul, à l'avant du cargo, dont la proue fendait la mer Rouge, sous l'escorte d'inoffensifs et bondissants marsouins, la métamorphose plus ou moins inconsciente fit, soudain, place à un calcul très conscient. La nature – ma nature – m'avait obéré d'une très forte et très particulière passion. Sous peine d'être dévoré par elle, il me fallait la capter, comme d'autres ont essayé de transformer la marée en source d'énergie. En somme, sans le savoir, je plagiais le bonhomme Fourier qui, ne réprouvant aucune passion, voulait qu'aucune ne fût proscrite, mais qu'on les laissât jouer librement pour les faire servir à la future société d'Harmonie, et qui entrevoyait pour la plus mal famée d'entre elles, la luxure, « des emplois de la plus haute utilité ». Je résolus d'employer ma forme particulière d'érotisme, jusqu'alors incontrôlée, gaspillée, plus ou moins asociale, et de la subordonner aux fins les plus hautes : la libération de tous, qui serait, en même temps, la mienne. Ceux dont l'adhésion au socialisme a emprunté des voies différentes ont eu quelque peine à admettre les miennes. Ils ont cru – comme si l'on pouvait couper un homme en deux – devoir « rendre service » à l'auteur de *Fascisme et grand capital* en faisant silence sur le présent essai. Pourtant c'est à ce substratum charnel que je dois la solidité de mes convictions : rien ne pourra jamais les déraciner, parce qu'elles ont surgi des profondeurs viscérales de mon être.

Non, le milieu que je désertais, ce n'était pas à travers des livres que j'avais appris à le haïr. Au-delà du cercle étroit de mes proches, dont j'ai plaidé les circonstances atténuantes assez rares en milieu bourgeois, je connaissais trop bien la classe plus large où prédominaient les mufles, les imbéciles et les repus.

Autobiographie de jeunesse

Je les avais vus de trop près à table, au bal et au fumoir. J'avais recueilli de leur bouche des propos autoritaires, haineux, bornés, aveugles et, quand les affolait la peur, hystériques. Leur fréquentation fit de moi un révolutionnaire, non un réformiste. Je savais, quant à moi, pour avoir été des leurs, qu'il n'y avait rien à attendre d'eux.

Le *Bangkok* était un cargo vétuste. Il ne comportait pas de chambres froides et nous transportions, parké à même le pont, du bétail vivant : des bœufs, des porcs. Le commandant Leclère était un très brave homme, obèse, naïf, sensible. Il adorait ses cochons et venait tous les matins leur faire des mamours. Le jour où l'un d'eux devait être égorgé, il s'enfermait à double tour dans sa cabine, les oreilles bourrées de coton. Mais le lendemain notre ordinaire s'enrichissait, sous la direction compétente d'un cuisinier annamite, d'un succulent boudin et d'un gras rôti de porc.

La mise à mort du bœuf était une exécution plus dramatique. Il saignait lentement par la plaie béante, avec autour de lui des hommes en apparence impassibles, mais émoustillés par la vue du liquide rouge. Alors qu'on le croyait inerte et qu'on avait déjà commencé à le dépecer, l'animal avait encore des réflexes inattendus : il nous décochait de sévères ruades. Sous la haute direction de notre intendant, je fis, les mains maculées, mon apprentissage de garçon d'abattoir et de garçon boucher. Celui aussi de la violence, qui violentait – qui violente aujourd'hui encore – ma nature. Le cargo ayant été armé à Dunkerque, l'équipage ne comptait guère de Méditerranéens retors. Il était composé, pour la plus grande part, de gars du Nord, placides et braves types. Parmi eux, nombre de jeunes, aux épaisses casquettes de *ch'timis*. Je m'entendais assez bien avec eux et, dans leur poste, le soir, je participais à leurs jeux de cartes. Les

officiers de pont étaient aussi haïssables que ceux du *Liévin* et je les fuyais comme la peste. Par contre, les officiers mécaniciens devinrent mes amis : le chef était un rondouillard grisonnant, aux bons yeux (il aura de bien paternels scrupules le soir où, à Saïgon, des parents annamites lui mettront dans les bras, avec force salamalecs, leur fruit vert de fillette) ; son adjoint, un grand maigre, réservé mais loyal, avait une tête d'anachorète. Je fus autorisé à travailler à ma guise dans les machines. J'assurais un quart de quatre heures tous les matins, en qualité de soutier.

Le *Bangkok* utilisait encore le charbon. À grosses pelletées, j'emplissais une brouette, puis il me fallait, pour atteindre la chaufferie, franchir une petite porte étroite et basse. J'étais obligé, d'abord, de projeter en avant mon véhicule, puis de me plier en deux pour passer à mon tour, sans me briser le crâne, ce redoutable seuil. Dans une température infernale, je déversais alors ma cargaison aux pieds de chauffeurs nus, aux muscles d'autant plus saillants qu'ils étaient noirs des pieds à la tête, rouges seulement lorsqu'ils ouvraient leur foyer pour y jeter du charbon ou triturer la masse incandescente à l'aide d'énormes ringards. Les conditions de travail, l'aération, les postes d'équipage, tout me parut scandaleusement arriéré et malsain. (Je devais le dire tout de go à un directeur de la Compagnie rencontré plus tard à la baie d'Along, et que ma diatribe fit suffoquer.) Aussi l'état sanitaire était-il déplorable. À chaque escale, nous débarquions un ou deux malades : l'un après l'autre, les plus costauds flanchaient. Seuls les durs Arabes résistaient. Nous n'avions même pas de médecin à bord : c'était l'officier en second qui faisait, plutôt mal, office de toubib.

Au fond de ma petite cabine aux parois blanches, où régnait souvent une chaleur étouffante, ce à quoi